

## Texte littéraire n.1

L'extrait littéraire suivant (dont vous ne saurez qu'après la traduction de quel livre il est tiré) décrit un moment typique, récurrent dans la littérature des camps : « l'impact » de l'arrivée au camp après un long voyage de déportation dans un train bétail.

“Terminus, tout le monde descend!” a crié quelqu'un, dans le centre du wagon. Mais personne ne rit. Nous baignons dans une clarté violente et des dizaines de chiens aboient rageusement.

« Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? » chuchote vers ma gauche le type qui a pris la situation en main, tout à l'heure.

Je me tourne vers l'ouverture, pour essayer de voir. [...]

En Face de nous, sur un quai assez large qu'illuminent des projecteurs, à cinq ou six mètres des wagons, une longue file de S.S. attend. Ils sont immobiles comme des statues, leurs visages cachés par l'ombre des casques que la lumière électrique fait reluire. Ils se tiennent jambes écartées, le fusil appuyé sur la botte qui chausse leur jambe droite, tenu par le canon à bout de bras. Certains n'ont pas de fusil, mais une mitraillette suspendue par la courroie sur la poitrine. Ceux-là tiennent les chiens en laisse, des chiens-loups qui aboient vers nous, vers le train. Ce sont des chiens qui savent à quoi s'en tenir, bien sûr. Ils savent que leurs maîtres vont les laisser foncer vers ces ombres qui vont sortir des wagons fermés et silencieux. Ils aboient rageusement vers leurs futures proies. Mais les S.S. sont immobiles comme des statues. Le temps passe. Les chiens cessent d'aboyer et se couchent, grondants, poil hérissé, au pied des .S.S. Rien ne se déplace, rien ne bouge dans la file des S.S. Derrière eux, dans la nappe de lumière des projecteurs, de grands arbres frissonnent sous la neige. Le silence retombe sur toute cette scène immobile et je me demande combien de temps ça va durer. Dans le wagon, personne ne bouge, personne ne dit rien.

Un ordre bref a retenti, quelque part, et des coups de sifflet jaillissent, un peu partout. Les chiens sont de nouveau dressés, ils aboient. La rangée des S.S., d'un seul mouvement mécanique, s'est rapprochée du wagon. Et les S.S. se mettent à hurler, eux aussi. Cela fait un vacarme assourdissant. Je vois les S.S. saisir leurs fusils par le canon, crosse en l'air. Alors, les portes du wagon coulisent brutalement, la lumière nous frappe au visage, nous aveugle. Comme une ritournelle gutturale, le cri jaillit, que nous connaissons déjà, et qui sert aux S.S. à formuler pratiquement tous les ordres « Los, los, los ! ». Les gars commencent à sauter sur le quai, par grappes de cinq ou six à la fois, se bousculent. Souvent, ils ne mesurent pas bien leur élan, ou bien ils se gênent mutuellement, et ils s'étalent à plat ventre sur la neige boueuse du quai. Parfois, ils trébuchent sous les coups de crosse que les S.S. distribuent au hasard, en soufflant bruyamment, comme des bûcherons à l'ouvrage. Les chiens foncent vers les corps, gueule ouverte. Et toujours ce cri, qui domine le vacarme, claquant sèchement au-dessus du tourbillon désordonné : « Los, los, los ! »

[...] Ils [les déportés] débouchent sur une grande avenue, brillamment éclairée. L'allure, brusquement, se ralentit. Ils marchent au pas cadencé, sous la lumière des projecteurs. De chaque

côté de l'avenue se dressent de hautes colonnes, surmontées d'aigles aux ailes repliées. [...]  
Une sorte de silence s'installe. Les S. S. doivent reprendre leur souffle. Les chiens aussi. On entend le chuintement des milliers de pieds nus dans la neige boueuse qui recouvre l'avenue. Les arbres bruissent dans la nuit. Il fait très froid, tout à coup. Les pieds sont insensibles et raides, comme des bouts de bois.